

NOTE DE LECTURE : RETOUR SUR LA CONDITION OUVRIÈRE. ENQUÊTE AUX USINES PEUGEOT DE SOCHAUX-MONTBÉLIARD

Le livre repose sur une enquête menée pendant 10 ans dans la région de Sochaux-Montbéliard, laquelle abrite la plus grande usine de montage automobile de France. L'intérêt de ce « retour sur la condition ouvrière » à une époque où celle-ci, une fois passée la peur des années 68/70, n'intéresse plus grand monde tant la visibilité du prolétariat en termes de conflictualité de classe est réduite depuis 20 ans, réside d'une part dans sa durée et d'autre part dans la multiplicité des thèmes abordés. Bien loin de se focaliser sur l'usine, l'ouvrage tente d'aborder la totalité des aspects de la vie ouvrière. Que ce soit la question de l'enseignement, avec le bouleversement induit par les répercussions des transformations du procès de travail dans les lycées professionnels, que ce soit la vie familiale avec notamment une approche très fine des rapports entre générations au sein des familles ouvrières ou que ce soit la question des relations conflictuelles qui existent entre Français et « immigrés » à l'intérieur comme à l'extérieur de l'usine. Dans cette note, nous ne traiterons que les aspects qui touchent aux questions de l'introduction d'un nouveau procès de travail, de la qualification et de la formation des futurs prolétaires, celles-ci apportant un éclairage intéressant aux thèses soutenues dans le texte sur l'éducation..

NOUVELLES MÉTHODES DE TRAVAIL

Le transfert d'activité de l'ancienne usine de finition, dans deux nouveaux ateliers HC1 en 1989 et HC2, en 1992, est symptomatique de la manière dont le capital utilise les transformations technologiques pour approfondir son contrôle social et briser les derniers résidus de résistance ouvrière hérités des années 70 et 80. Atelier plus propre, plus vaste, plus moderne, plus informatisé, plus automatisé, certes, mais pour favoriser l'introduction d'une nouvelle configuration du travail fondée sur le flux tendu, le zéro stock, le zéro défaut, une augmentation très importante de l'intensité. Avec en prime, la mise en concurrence des ouvriers entre eux au sein d'une même chaîne de production ! Par l'intermédiaire de primes de

production, de primes de qualité, d'un mélange judicieux de sanction et d'espérance de promotion sur des postes mieux payés ou à pénibilité moindre. Le tout savamment orchestré par toute la chaîne d'encadrement. Cette mise en concurrence dans l'atelier est la conséquence directe de ce que les enquêteurs appellent l'affaiblissement du groupe ouvrier durant les années 1980-1990. Conséquences des restructurations, du chômage de masse, de l'effondrement des anciennes valeurs liées à la fois à l'existence d'une communauté ouvrière et à la croyance, pour certains, aux vertus du « socialisme réel ». La vérité d'aujourd'hui ne résiderait plus dans la confrontation quotidienne de l'ouvrier avec le monde infernal de l'usine mais dans la symbiose de celui-ci avec celle-là. Symbiose obtenue, comme le montre bien les deux auteurs, par un subtil mélange de « persuasion » managériale et de répression savamment dosée sur fond de chômage massif dans une région dévastée par la restructuration capitaliste. Cet affaiblissement du « groupe ouvrier », a entraîné la déstructuration des anciens groupes de résistance d'O.S. Résistance basée sur la « culture d'atelier » des années 1960-1970. La communauté de destin, le nous (des OS, des copains...) opposés radicalement aux eux (les fayots, les cravates, les chefs, les patrons...). Profitant de cet affaiblissement et de la déstructuration des anciens comportements d'opposition qui en résulte, l'encadrement d'usine a réussi à faire éclater la vieille « culture d'atelier », la perception du groupe pour ne laisser place, en grande partie, qu'à la concurrence entre individus sérialisés.

NOUVELLES GÉNÉRATIONS

Cette mise en concurrence est parfaitement illustrée par les rapports d'opposition conflictuelle existant entre jeune diplômé (technicien ayant un BAC pro, BTS en plasturgie, en productique, en maintenance...), qui eux seront destinés à occuper des postes à la maîtrise, au bureau des méthodes, de petit encadrement (moniteur, animateur d'un groupe de production) ou conducteur d'installation avec une possibilité de « carrière » et les vieux OS,

non diplômés, qui eux ne se font plus aucune illusion sur leur « carrière », se sentent usés, et se voient mal finir en chaîne jusqu'à la préretraite. Entre la jeune génération d'ouvriers diplômés et l'ancienne la séparation semble être consommée. Les jeunes BAC Pro, BTS sont en total décalage avec l'ancienne « culture ouvrière », culture de lutte collective, d'opposition. Ils sont plutôt apolitiques, de culture technicienne, pragmatiques et surtout nourrissent de très grands espoirs dans les possibilités d'évolution, de promotion au cours de leur « carrière ». Reflet de leur époque, ceux-ci paraissent plus sensibles à l'idéologie de l'adaptation au marché qu'à la réalité de la « lutte des classes ». Cette rupture entre les générations s'explique en partie par l'image dévalorisée de la figure ouvrière à l'heure du chômage, des restructurations et de l'inertie sociale. Image intériorisée dans les familles elles-mêmes où tout est fait pour pousser les jeunes à prolonger leurs études, avec l'espoir que le fils ou la fille échappera à la malédiction du travail à l'usine. La course aux diplômes fait rage et CAP et BEP contrairement aux années 50/70 ne suffisent plus à nourrir les ambitions des familles. Les CAP rêvent de BAC pro, les BAC pro de BTS avec, au bout, l'espoir d'échapper à la triste condition ouvrière par un salut individuel et non plus collectif comme c'était le cas dans les années 60/70. Mais il n'y aura pas de place au soleil pour tout le monde. Les désillusions sont là. Le cas d'un jeune BAC G, pris en exemple par les auteurs, est tout à fait parlant. Embauché chez Peugeot après six mois d'intérim, avec la perspective de gravir rapidement les échelons, persuadé en ayant obtenu un BAC qu'il

échappera au sort des OS, celui-ci, après trois ans à « jouer le jeu à fond », se rend compte, la rage au cœur, que ces perspectives d'évolution sont nulles et que l'univers de la chaîne risque d'être son horizon pour longtemps encore. Comme lui, des milliers de jeunes arrivent dans les ateliers d'assemblage, avec leur CAP, leur BAC Pro, leur BAC Généraux déqualifiés, leur BTS et vivent les mêmes désillusions. Certains seront opérateurs en ligne (OS), d'autres moniteurs (OS amélioré), d'autres conducteurs d'installation, mais la plupart verront leurs illusions se fracasser sur une réalité de l'usine où aujourd'hui un BAC pro ne vaut qu'à peine un CAP de la « belle époque ». Pour le moment, chez beaucoup l'heure est au dégoût. Dégoût de la politique, des syndicats. Le salut, s'il existe réside dans la fuite hors de l'esclavage de l'usine ou le rejet du modèle des pères. La cassure entre générations est criante à Montbéliard. Ainsi, en 1994, lors de la journée de manifestation nationale contre le CIP, la coordination lycéenne locale refusera de manifester avec les ouvriers malgré l'offre de soutien proposée par des syndicalistes de l'usine. Mais la douleur à l'usine est là, tenace, latente, donc la haine aussi. Demain, nourrit des désillusions quant aux espoirs de salut individuel, elle retrouvera sa pleine dimension collective et classiste pour ouvrir de nouveaux cycles de luttes.

Stéphane Beaud et Michel Pialoux. Retour sur la condition ouvrière – Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard. Ed. Fayard. Paris. 1999.